

Anthropologie et Sociétés



Marie-Elizabeth HANDMAN et Janine MOSSUZ-LAVAU (dir.), *La prostitution à Paris*. Paris, La Martinière, 2005, 414 p., bibliogr.

Mouloud Boukala

Volume 32, numéro 1-2, 2008

Mondes socialistes et [post]socialistes
Socialist and [Post]Socialist Worlds
Mundos socialistas y (post-)socialistas

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018911ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018911ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boukala, M. (2008). Compte rendu de [Marie-Elizabeth HANDMAN et Janine MOSSUZ-LAVAU (dir.), *La prostitution à Paris*. Paris, La Martinière, 2005, 414 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 32(1-2), 304–306.
<https://doi.org/10.7202/018911ar>

communément les moments d'actions sont rarissimes et les temps d'attente hypertrophiés. Mais cette dimension n'est, bien sûr, pas valorisée et les policiers sont à ce sujet (tout comme à propos de la pratique commune de « la glande ») peu diserts. L'approche comparative, avec les travailleurs des urgences que Jean Peneff avait étudiés par une observation participante (1992 et 2000) mais aussi les ouvriers de Citroën parmi lesquels Robert Linhart avait travaillé (1978), est d'autant plus riche qu'elle permet d'enlever au métier de policier sa spécificité. On peut donc l'appréhender en le situant dans l'ensemble du marché du travail, démarche d'autant plus pertinente que nombre de ces femmes ont, avant de s'engager dans la police, exercé d'autres professions.

Pour l'historien du travail et des métiers, les chercheurs des autres sciences sociales ont l'insigne privilège de pouvoir aller sur le terrain (et dans les voitures de police) pour y trouver autre chose que des traces, y percevoir et sentir ce qui ne peut que lui échapper. Mais l'auteur annonce un ouvrage sur la dimension historique du métier de femme policier, pour lequel elle a remonté au recrutement en 1935 par la préfecture de police de Paris de deux femmes agents de police. Nous l'attendons avec impatience.

Références

- MONJARDET D., 1996, *Ce que fait la police : sociologie de la force publique*. Paris, La Découverte.
- PENEFF J., 1992 et 2000, *L'Hôpital en urgence et Les malades des urgences*. Paris, Métailié.
- LINHARD R., 1978, *L'établi*. Paris, Editions de Minuit.

Christian Chevandier
Université de Paris I Panthéon-Sorbonne
Centre d'histoire sociale du XX^e siècle

Marie-Elizabeth HANDMAN et Janine MOSSUZ-LAVAU (dir.), *La prostitution à Paris*. Paris, La Martinière, 2005, 414 p., bibliogr.

« Je bois mais je sais ce que je fais ; je paie rarement mes consommations. Je prends une bière et j'attends qu'un fils du péché [un bâtard] vienne pour prendre autre chose » (Rabha). « Tout ce qu'ils veulent les clients, c'est un visage de femme, un corps de femme, avec une bite pour les baiser » (Silvia). « Un client m'a proposé 1000 € [pour un rapport sans préservatif], j'ai accepté » (Lula). Trois citations, trois conditions, trois prostitutions qui discréditent toute approche uniformisante et monolithique de la sexualité vénale. Il est alors difficile de réduire la prostitution à un esclavage moderne infligé aux femmes par une société marquée par la domination masculine ou de la cantonner au seul espace d'un capitalisme sauvage. Il n'existe pas *une* prostitution mais *des* prostitutions irréductibles les unes aux autres. Pour s'en assurer, il s'avère nécessaire de se plonger dans l'ouvrage nuancé, circonstancié et chiffré coordonné par Marie-Elizabeth Handman et Janine Mossuz-Lavau : *La prostitution à Paris*. Derrière ce titre trompeur et une couverture d'un rouge racoleur, le lecteur découvre une recherche impliquée et appliquée. En effet, la Mairie de Paris, avant de prendre quelque mesure que ce soit, a décidé de faire un état des lieux de la prostitution dans la capitale et dans les communes limitrophes (Bois de Boulogne et Bois de Vincennes) par une équipe de chercheurs, et de leur demander de conclure leur enquête par des préconisations sur

la politique à mener en la matière. Une douzaine d'anthropologues, sociologues, politologues et un urbaniste, s'est attelée à la tâche, et a remis à la Mairie de Paris un rapport de 300 pages validé en janvier 2004. Ce livre rend compte du travail qui a été mené d'octobre 2002 à mars 2004.

Cette immersion dans le monde prostitutionnel donne lieu à un nombre considérable de données, de faits, d'histoires de vie, mais pas uniquement. Des gestes, des postures, des modes d'interaction verbaux et non verbaux ainsi que l'occupation d'espaces spécifiques permettent de restituer le vécu quotidien aussi bien des prostitués, hommes ou femmes, que des clients. Face à ce fait social multiforme qui concerne des individus aux parcours et aux modes de vie variés, qui implique des pratiques et des tarifs distincts, les chercheurs ont délaissé les généralisations peu productives au profit de prises en compte localisées. De chapitre en chapitre, le lecteur rencontre toutes les catégories de prostitués : les hommes, les femmes, les transgenres, celles et ceux que l'on peut rencontrer via Internet, les hommes et les femmes de la rue, les call-girls joignables uniquement par téléphone. Les entretiens formels et informels avec les diverses ressortissantes étrangères (Africaines, femmes de l'Est et des Balkans, Chinoises, transsexuelles Latino-américaines, Maghrébines qui officient notamment dans les foyers de travailleurs immigrés) exposent des conditions de vie et d'exercice souvent insoupçonnées, retracent des itinéraires surprenants et déconcertent par la lucidité des locuteurs. La plupart des discours recueillis présentent des hommes et des femmes qui analysent avec acuité les divers aspects de leur activité. Mais la force et l'originalité de cette « chronique ordinaire des modes de prostitution » résident dans son actualité (au sens politique du terme). Ce travail de terrain d'un an et demi s'inscrit dans une période qui précède (période de mobilisation) et suit (période d'application) le vote de la *Loi pour la sécurité intérieure* (loi dite Sarkozy, promulguée le 18 mars 2003). Les mobilisations parisiennes des personnes prostituées font l'objet d'une description remarquable (Catherine Deschamps, chapitre 3) et la *Loi pour la sécurité intérieure* d'une lecture minutieuse (Johanne Vernier, chapitre 4). S'ensuivent (deuxième partie, « Les prostitués, femmes, hommes et transgenres, par eux-mêmes ») les conséquences immédiates de cette loi par les premiers concernés.

À êtres de relégation, espaces de relégation. En amalgamant prostitution libre et prostitution forcée, qui relèvent de processus totalement différents et en victimisant les personnes qui se prostituent, sans distinction, cette loi n'arrange en rien le sort de ceux qui se prostituent. Elle légitime et renforce au contraire les violences symboliques, physiques, policières et institutionnelles exercées à leur encontre³. Sous couvert de lutter contre la criminalité et le proxénétisme, s'exerce alors une répression des comportements visibles dans l'espace public. La prostitution reste aujourd'hui perçue comme l'un des dysfonctionnements communément attachés aux grandes villes : un désordre urbain (humain) condamnable, une atteinte à la représentation d'une réalité sociale idéale. Dès lors, les démarches de terrain des différents chercheurs instaurent une distance critique. Distance entre le réel et l'idéal, entre le local et le global, entre les identités attribuées et celles revendiquées par les acteurs locaux (tant les clients que les prostitué(e)s). Ces travaux, menés de jour comme de nuit, renouvellent profondément le regard sur la prostitution vénale. Ils nous rappellent que pour lutter contre les proxénètes (entendus au sens large), trente-trois personnes (trente et un

3. « La LSI [Loi pour la sécurité intérieure] a accru les pouvoirs des forces de l'ordre en créant l'infraction de racolage public, en particulier passif : les contrôles d'identité des personnes dites prostituées sur la voie publique sont légitimés, et il est possible de les mettre en garde à vue ou en centre de rétention », Johanne Vernier (p. 148).

policiers et deux administratifs) sont affectées à l'OCRTEH (Office central pour la répression de la traite des êtres humains). Ils nuancent cette indignation affichée face à la découverte de réseaux de prostitution et de filières internationales qui existaient pourtant auparavant et, enfin, ils ne nous présentent pas les clients à la recherche d'une transaction sexuelle comme des « viandards ».

A *parte* sur le chapitre 7 : il se consacre à la prostitution sur Internet et présente un visage mondialisé du commerce sexuel au sein duquel on trouve, via le web, des réseaux transnationaux capables de « fournir » des femmes dans n'importe quelle ville d'Europe. Le travail de Nasima Moujoud mérite une attention toute particulière tant par sa qualité que par l'exigence critique déployée pour présenter l'étroite relation entre prostitution et migrations de Maghrébines. Tout en décrivant ce « chemin du péché », l'auteure joue de « façon raisonnée sur ce que Jacques Revel nomme des « variations d'échelles d'observation » (1989 : 32). Elle met en lumière une « sorte de complicité entre États », qui contribue au maintien des discriminations à l'encontre des femmes : « En témoignent les accords bilatéraux qui permettent la reconnaissance de codes de statuts personnels sexistes dans une démocratie fondée sur les principes de l'égalité » (p. 233).

On l'aura compris, on ne lit pas *La prostitution à Paris*, on l'arpenne. De ce cheminement (qui prend rarement des allures de piétinement) naît un enrichissement scientifique qui incite à des prises de positions politiques et humaines. La question n'est plus de savoir si nous acceptons la prostitution mais plutôt : « Quelles prostitutions acceptons-nous et dans quelles conditions? ». Car, tant que la prostitution sera synonyme de non-reconnaissance sociale, d'absence de statut et de stigmatisation, Rabha, Silvia, Lula et bien d'autres seront ces êtres extraordinaires qui n'ont d'extraordinaire que la violence d'être traités ainsi.

Références

REVEL J., 1989, « L'histoire au ras du sol », *Le pouvoir au village*. Paris, Gallimard.

Mouloud Boukala
Centre de recherches et d'études en anthropologie – CREA
Université Lumière-Lyon 2, Lyon, France

Jean-Marie MONTBARBUT DU PLESSIS, *Histoire de l'Amérique française*.
Montréal, Typo, 2004, 393 p., bibliogr.

Histoire de l'Amérique française est un ouvrage sans introduction, sans plan, sans préface ni note de bas de page. C'est avant tout un ouvrage sans prétention comme le signale d'emblée l'auteur : « J'ai voulu raconter ici l'histoire de l'Amérique française pour un large public, sans y mettre l'appareil critique qu'on retrouve dans les ouvrages savants. Mes sources sont toutes de seconde main, on en trouvera mention dans la bibliographie. Mon récit adapte parfois librement celui d'historiens anciens » (p. 8). Le récit que nous raconte Jean-Marie Montbarbut du Plessis suit un cheminement chronologique. Il débute à la fin du XV^e siècle, bien avant le début de la colonisation française, lorsque « des centaines de pêcheurs français traversent l'Atlantique et fréquentent les grands bancs de Terre-Neuve » (p. 9) et se clôture par le traité de Paris et la guerre d'Indépendance américaine. Entre les deux, ce sont des péripéties en tous genres : des découvertes et des occupations, des batailles et des capitulations qui mènent à de nouvelles expéditions et expansions. L'auteur suit les traces de nombreux